Chorégraphie **Entretien avec Boris Charmatz sur son œuvre *Con forts fleuve*.**

«Ils dansent avec leur pantalon sur le visage»

Le jeune chorégraphe, qui avait promu la nudité dans une de ses pièces, se rhabille cette fois, avec les siens. Les interprètes évoluent le visage caché.

Boris Charmatz remet sur le métier Con forts fleuve, sa cinquième pièce. C'est délibérément que ce jeune talent de la danse contemporaine trouble la perception convenue du spectacle du corps, essentiellement identifiable au visage (voir ci-contre notre critique). Boris Charmatz a bien voulu répondre à nos questions.

Pourquoi reprendre* Con forts *fleuve?

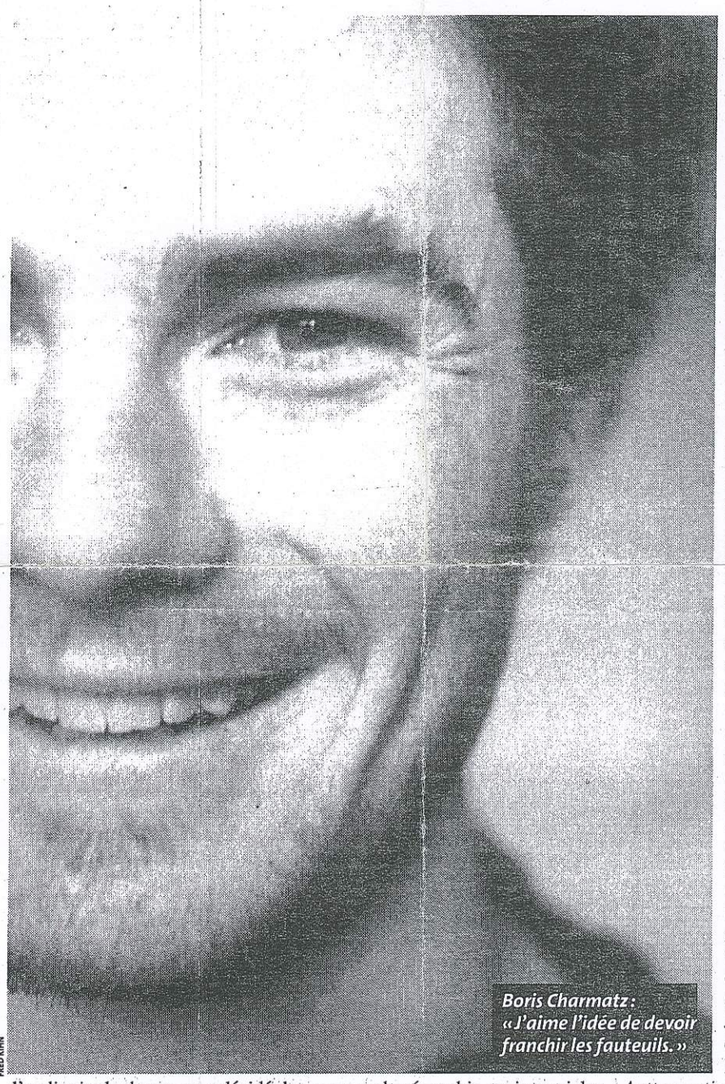
Boris Charmatz. On ne reprend pas les œuvres. On continue de les donner. *Con forts fleuve* est une pièce imaginée pour les grandes cathédrales culturelles. Elle a été créée au grand théâtre de Brest. Elle a été jouée à Bruxelles dans une salle immense. Elle est vraiment faite pour les grands espaces, comme le Théâtre de la Ville. Il est vrai qu'à l'époque de sa création, personne n'en aurait voulu, à part quelques-uns. Nous voici donc en train de la présenter dans LA cathédrale culturelle parisienne.

Vous dites que cette pièce est faite pour les grands espaces, mais vous laissez une partie du plateau dans l'ombre et le public est volontairement contingenté.

Boris Charmatz. Il y a trois ans, nous étions une bande d'artistes en partie exclus de ces grands théâtres, volontairement ou pas, d'ailleurs. Un des moyens pour nous y investir a consisté dans la sous-utilisation de l'équipement en occupant une seule partie de la scène et de la salle. Cela permet de faire sentir le vide potentiel du bâtiment et d'aggraver la distance entre la salle d'un côté et le plateau, les interprètes, le public de l'autre. Nous avons choisi un dispositif de recouvrement et de cache. On a utilisé des fondus au noir qui stoppent la représentation; nos têtes sont cachées sous des pantalons et parfois camouflées sous des couvertures. La notion de perspective, si importante dans la danse, on la saborde: ici la scène est réduite à un couloir. Le nombre des interprètes est brouillé car ils sont placés les uns derrière les autres. Ce spectacle pose la question centrale du corps, justement parce qu'on le voit peu. Le problème n'est pas de l'ordre de la visibilité mais consiste à savoir ce que fait le corps sous ses oripeaux. On a décidé de « ranimer » l'anatomie par des textes et par un travail sonore. À un moment, la chorégraphie se gèle comme si on avalait de travers. Toute l'énergie qui investit d'ordinaire la danse, on a décidé de la transmettre aux organes vocaux. Il y a un caractère physique de la voix. Dans *Con forts fleuve*, si on ne voit pas les corps, on les entend.

La vision restreinte que les interprètes ont de la scène, puisqu'ils ont la tête dans le cul de leur pantalon, n'est-elle pas propice aux chutes et aux télescopages?

Boris Charmatz. Il est vrai que nous sommes cul par-dessus tête. Certains ont dit que nous étions cagoulés, voire même voilés. Même s'il y a cette résonance-là, concrètement ce pantalon sur la tête tient plus du geste surréaliste. Il s'agit de mettre un vêtement au mauvais endroit. Je me souviens d'une spectatrice vénézuélienne qui a été choquée par le spectacle. Il évoquait, selon elle, toutes les tortures en Amérique latine. Elle a cru que l'on usurpait une histoire qui n'était pas la nôtre. Nous ne nous encagoulons pas comme des terroristes. S'agissant des télescopages, j'aime l'idée qu'il y a une chorégraphie, mais aussi des choses chaotiques. Avec nos pantalons sur le visage, chacun de nous se voit dans l'incapacité de regarder droit devant lui. L'œil gauche peut observer faiblement à droite et l'œil droit scruter vaguement à gauche. On a une vision de biais de la scène. En outre, le spectacle est truffé d'obstacles: un des danseurs, le Portugais Nuno Bizarro, improvise. Il est là pour perturber le mécanisme. Il passe d'un groupe à l'autre sur scène. On ne sait jamais où il est. Il y a aussi deux figurants qui ne connaissent pas le spectacle. Ils sont sur le plateau pour nous gêner. Quant à Dimitri Chamblas et moi, nous sommes reliés par un lien qui n'est autre qu'une nappe. Cela ne fait que contrarier les mouvements de l'un par ceux de l'autre, d'où un dialogue, une tension permanente. Tous ces jeux de brouillage de la visibilité, brouillage d'un mécanisme de représentation font partie de Con forts fleuve.



FRED KOHN

Boris Charmatz: «J'aime l'idée de devoir franchir les fauteuils.»

Le statut du danseur est également bouleversé puisqu'il doit passer par les gradins pour rejoindre la scène.

Boris Charmatz. J'aime l'idée de devoir franchir les fauteuils. Je ne suis pas un habitué des grandes salles. J'apprécie que tous les sièges soient comme des haies à passer avant d'accéder à la zone artistique proprement dite. Je trouve drôle de suggérer un mini parcours du combattant. Dès le début de la pièce, Nuno Bizzarro – toujours lui – franchit les haies, tandis que le groupe s'agite derrière lui. Tout se passe derrière lui et c'est ainsi durant tout Con forts fleuve. La danse n'a pas lieu que devant les yeux du public.

Si la danse ne rend pas visible les corps, à quoi sert-elle?

Boris Charmatz. Le corps lumière,on le trouveévidemment dans la danse classique. Cela dit la danse contemporaine en use aussi. Regardez ces images de couples sur scène. Les chorégraphes organisent souvent la visibilité des corps. Nous avons, nous aussi, utilisé la nudité. Je pense à des œuvres comme *Herses* (une lente introduction), ou *Aatt enen tionon*. Cependant, ce que nous essayons de faire, c'est de vider la nudité de son sens. C'est alors là que se pose le problème de la visibilité. Nous ne sommes plus dans une image du corps, mais dans une idée du corps qui est plus riche que la matérialité scientifique de l'image elle-même.

L'utilisation devenue courante de la vidéo vous tente-t-elle?

Boris Charmatz. Je travaille actuellement sur le prochain projet. Cela s'appellera *Ehâtre élévision*. Je suis dessus depuis deux ans. Il s'agit d'une vraie décoction. J'ai réduit un gros spectacle à la valeur d'un film, lui-même réduit à une installation, elle-même réduite à une télévision et à un spectateur. Il ne s'agit pas pour moi d'une entrée dans les nouvelles technologies mais bien plutôt d'un cauchemar orchestré sur le spectacle vivant. Il y a là une mise en boîte du corps qui est anesthésié, tout comme sont anesthésiées les odeurs. Aujourd'hui la pixelisation des images découpe le corps en petits cubes. J'œuvre donc sur ce mauvais rêve, qui est un cauchemar pour la danse mais aussi pour le spectateur, réduit, de nos jours, à n'être plus qu'un consommateur télévisuel. Les sociétés modernes isolent l'homme tout seul dans son salon, face à la télévision, le dimanche matin. Il s'agit pour moi de prendre la mesure de ce que la télévision peut faire au corps. C'est en somme la suite directe de *Con fors fleuve*. Si dans ce dernier cas, on a un accès complexe à la présence, dans ma prochaine pièce on n'a plus accès du tout à l'incarnation. Seule régnera l'image.

PROPOS RECUEILLIS PAR MURIEL STEINMETZ

Un plateau noir pour des danseurs sans visage

Boris Charmatz propose à notre sagacité une expérience qui ébranle les attendus ordinaires de la représentation. Lorsque l'on met à sa disposition une grande salle bien équipée, délibérément il la sous-utilise, laisse dans l'ombre une moitié de plateau, visse mal, exprès, des ampoules qui grésillent. Tout est de travers, jusqu'aux interprètes, dont le statut est d'emblée déboulonné car, pour gagner la scène, ils doivent d'abord escalader les fauteuils du public. Les sept interprètes de *Con forts fleuve* sont camouflés de pied en cap, le visage occulté sous un pantalon de jean noué derrière la tête. Ils se posent comme des figurants de pas grand-chose. Sans visage, anonymes, ils n'offrent aucune image de soi. Ce sont de simples signes d'une présence tenue à distance. Il y a là de quoi égarer la perception convenue du spectacle du corps, d'ordinaire identifiable à sa figure. Les sept personnes sur scène errent, loin de leur habituelle mise en scène. Parfois, au micro, des voix restituent néanmoins à l'un ou l'autre un semblant d'individualité. Les textes, de John Giorno, bourrés de mots crus – au service de postures pornographiques esquissées à gros traits – s'énoncent d'une voix si neutre qu'ils n'échauffent guère. C'est tenu de bout en bout, avec une énergie maniaque.

M. S.

(1) Con forts fleuve, *du 11 au 13 juin, à 20 h 30, au Théâtre de la Ville (2, place du Châtelet, Paris 4e). Tél.: 01 42 74 22 77.*